Film. Mai 2000

Carte blanche à Jean Perret à la Cinémathèque suisse

Notons que la semaine suivant le festival, la Cinémathèque suisse de Lausanne rendra hommage au travail de défricheur du directeur de Visions du réel à travers une programmation spéciale.

«Visions du réel: Carte blanche à Jean Perret». Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 8 au 14 mai. Renseignements: 021 331 01 02.

Rétrospective Naomi Kawase

La section «Atelier» est dédiée cette année à Naomi Kawase, Caméra d'or de Cannes en 1997 pour son film «Moe no Suzaku». La rétrospective qui lui est consacrée illustrera parfaitement la manière décontractée et contemplative qu'emprunte son œuvre documentaire pour saisir les traces de l'intime. De 1988 à 1999, soit en une décennie, plus d'une douzaine de films se succèdent. Certains prennent une tournure extrêmement personnelle, comme «Embracing» («Ni Tsutsumarete»), dans lequel la réalisatrice part à la recherche d'un père qu'elle n'a jamais connu. L'entreprise semble très incertaine, mais la quête se révèle poétique et inspirée. Il faut dire que les titres de ses films annoncent tout un programme à eux seuls. Dès les premières réalisations, le ton est donné: «I Focus on that Which Interests Me» (Je me concentre sur ce qui m'intéresse) n'est pas la moindre de ces déclarations d'intention qui font voler en éclats les barrières classiques du documentaire au profit d'une redécouverte naïve du monde des sens en milieu citadin. Rappelons que la cinéaste japonaise sera présente au festival Visions du réel pour répondre aux questions du public sur son travail. (gl)

«Sanyu» de Robert Frank

Robert Frank, le plus américain des photographes suisses, présente cette année une œuvre en forme de requiem: «Sanyu» est le portrait d'un ami intime, un peintre chinois qu'il a connu à Paris en 1953, mort prématurément en 1964. C'est après la réception d'un courrier en provenance de Taïwan – d'une femme qui cherchait à répertorier l'œuvre de l'artiste disparu, dont la cote ne cesse de grimper – que Robert Frank revint sur le souvenir de son ami de jeunesse. Entre New York, Paris et Taipei, au gré de correspondances, ce documentaire illustre très bien le potentiel de la caméra dans un exercice de mémoire, mais aussi de ses limites. La difficulté de rendre hommage est abordée sans fard, voire avec une certaine ironie. Les références aux tableaux ne suffisent pas, les témoignages des objets ne parviennent plus à épuiser la complexité du personnage. Il ne reste que le souvenir, les échanges et les conversations – ou alors la remarquable intuition de Robert Frank qui met en scène son ami Sanyu pour un ultime tête-à-tête, le temps d'une émotion partagée. (gl)

Deux séances spéciales, le vendredi 5 et le samedi 6 mai, seront l'occasion de voir ce film en compétition.

sur leurs parcours déconcertants, leurs familles éclatées, leurs doutes, leur trouble face à l'avenir. Le résultat, remarquable, va droit à l'essentiel.

Evoluant aussi dans les marges, «Place aux volontaires», de Kate Reidy, nous propose une vision intimiste de l'aventure associative genevoise «Etat d'urgences», qui a donné naissance au plus important centre culturel alternatif de Genève (L'Usine). Les activités du cinéma-coopérative Spoutnik y sont dépeintes comme celles d'une société idéale, mais embrasée parfois par des conflits intestins que la réalisatrice, avec un brin d'ironie, prend le parti de mêler de séquences de films d'horreur. Enfin, le documentaire très personnel de Lionel Baier retiendra l'attention: «Celui au pasteur» tente une singulière réconciliation avec le père, un chef de famille au tempérament bien trempé, puisqu'il est aussi capitaine dans l'armée suisse. Il s'agit là de la première réalisation d'un jeune cinéaste prometteur. ■

Denise Gilliand, cinéaste des zones d'ombre

Denise Gilliand est la seule documentariste romande dont le film, «Les bas-fonds», est en lice dans la compétition internationale de Visions du réel. Cette consécration mérite un éclairage sur une œuvre consacrée aux exclus de la société.

Par Gilles Labarthe

Ce n'est pas la première fois que Denise Gilliand présente un de ses documentaires au Festival de Nyon. Certains se souviennent sans doute de son étonnant reportage sur les femmes punks à Lausanne («Femmes du no future», 1996) et de sa véritable vocation pour les enquêtes cinématographiques sur les milieux marginalisés. Malgré la permanence des mêmes registres d'intérêts, ses réalisations prennent des tonalités très variées, voire une orientation biographique se lisant comme un roman. C'est notamment le cas lorsqu'elle brosse le portrait d'un jeune homme en réinsertion chez les chiffonniers d'Emmaüs («Alain comme les autres», 1997).

Avec «Les bas-fonds», la jeune réalisatrice lausannoise retourne à un style très direct et s'intéresse cette fois à une trentaine de sans-abri de Paris qui endossent pour quelques mois des costumes d'acteur. Ils jouent les misérables dans une pièce écrite au début du XXe siècle par le Russe Maxime Gorki. Elle met en scène des personnages qui vivent dans une précarité totale et dorment dans un asile de nuit. En alternance, on assiste à la lente préparation du spectacle théâtral signé Serge Sandor, de la Compagnie du Labyrinthe, ou à des rencontres en coulisses de ces comédiens improvisés. Aucun d'eux n'est un professionnel du spectacle.

Au passage, la caméra attrape les témoignages d'une misère véritable, celle de l'errance quotidienne; et aussi les mille et une combines qui aident à survivre dans un monde manifestant en permanence son hostilité, que ce soit dans la rue ou dans les couloirs du métro. En suivant ces rejetés durant une année, on les voit se métamorphoser grâce à l'activité créatrice que leur fait découvrir le théâtre. Petit à petit, ils se forgent une identité et gagne une bonne dose de confiance en eux, même s'ils savent pertinemment que leur ascension jusqu'au prestigieux Théâtre national de Chaillot ne durera qu'un temps…

Il faut souligner ici le mérite du documentaire de Denise Gilliand, qui noue des relations privilégiées sans duplicité et navigue d'une personne à l'autre. On sent la réalisatrice très à l'aise dans cette étrange expérimentation, même si elle se révèle moins inspirée dans la mise en forme visuelle de son témoignage, hélas desservi par des images assez mal dégrossies. La démarche est volontiers frontale et le travail sur la durée porte ses fruits: c'est finalement le va-et-vient continuel entre scènes collectives et confidences privées, la diversité des points de vue, le montage serré et éclectique qui installent peu à peu la cohérence des «Bas-fonds». ■

Quelques questions à Denise Gilliand

Si la jeune Lausannoise filme les plus démunis, ce n'est pas pour sa seule gloire de cinéaste. Avec et sans caméra, elle refuse avec force l'accoutumance à la misère. Entretien.

Propos recueillis par Gilles Labarthe

Quel effet cela vous fait-il d'être la seule réalisatrice romande en compétition officielle à Visions du réel ?
C'est la première fois que je suis en compétition à Nyon. Je suis ravie, d'une part parce que le film sera projeté en première internationale un vendredi soir, ce qui est un très beau moment pour un rendez-vous, d'autre part parce que cela représente pour moi une reconnaissance de mon travail que je trouve encourageante. Je voudrais ajouter que les dates de sorties de mon film dans les salles romandes[1] seront l'occasion de présenter l'Association «Rebond'Art» que nous avons créée et qui s'occupe par ailleurs de la distribution du film. Elles s'accompagnent de soirées conférences sur la situation des sans-abri en Suisse.

Qu'est-ce qui vous a poussée à réaliser ce documentaire à Paris ?
J'ai rencontré Serge Sandor une première fois au Mexique alors qu'il faisait de la mise en scène dans les prisons. Il a ensuite été invité en Suisse pour le même type de projet et m'a parlé de son travail en France sur la pièce «Les bas-fonds», de Maxime Gorki, qui m'a tout de suite intéressée. Cette préparation au théâtre était une bonne manière d'aborder les sans-abri avec une caméra.

Les premiers contacts avec les sans-abri n'étaient pas trop difficiles ?
Non, j'ai été très claire avec les participants. Ceux qui ne désiraient pas être filmés avaient le choix. Je suis d'abord arrivée seule avec la caméra pour entrer en matière. Notre équipe n'a pas été intrusive et j'ai eu de très bons contacts, établis au fur et à mesure. Le tournage s'est déroulé sur une année, ce qui a permis de gagner la confiance des uns et des autres et a même engendré une forme de complicité, de familiarité.

Peut-on savoir quelle impression générale cette expérience théâtrale avec des sans-abri vous a laissée ?
J'ai été impressionnée de voir ce que le théâtre a pu apporter à ces gens qui, avec la prise de parole, ont retrouvé une confiance en eux et une dignité. Le résultat était flagrant: sur une trentaine de personnes qui ont participé à la pièce, tous ont retrouvé une forme d'énergie et, pour six d'entre eux, du travail au bout de quelques jours. Cette expérience m'a inspiré la création d'une association en Suisse, Rebond'Art, qui a pour but de soutenir des projets similaires envers les personnes démunies. ■

«Les bas-fonds» de Denise Gilliand ou comment, grâce au théâtre, de sans-abri l'on devient comédien

Denise Gilliand, seule cinéaste romande en compétition officielle à Nyon

1. Présentation des «Bas-fonds». Lausanne: projection et conférence au cinéma Ciné Qua Non, 16 mai, 18 h 45; au programme du City Club dès le 17 mai. Genève: projection et conférence aux cinémas Les Scala, 5 juin; au programme dès le 6 juin.